

## Tu marches parce que les gens marchent ici / La mort et ses accessoires sont comestibles (extraits)

Claudie Bellemare

---

Numéro 7, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bellemare, C. (2018). Tu marches parce que les gens marchent ici / La mort et ses accessoires sont comestibles (extraits). *Entrevous*, (7), 26–29.

je vois la lame du premier fleuve    ses profondeurs    celles  
qui nomment les odeurs femme homme refuge    je laisse aux  
sombres les solides à dépecer    nous n'avons pas encore la  
voix    nous en consommons la narration

J'ai, vois-tu, la barbarie heureuse et professionnelle.  
Dans mon lit, à sept ans, le dimanche matin, j'appelais mille fois  
les mots *mort* et *faim*.

toutes les mines en pleine cambrousse    les murs tombent    le  
jour reste à l'extérieur    ma silhouette est remplie de résidus  
le retour à la vie des roches plein la tête    la vigilance s'allège

Marcheurs froissés,  
je suis de sang et de bon massacre.  
Et supposez que personne ne viendra jamais réclamer le squelette  
ni le cœur.

les oiseaux traversent le ciel d'un trait    mais chaque épisode est  
différent    la nuit va venir maintenant    ta caresse mortelle parle  
par la plaie de demain    bonds sur un sol parsemé de premières  
naissances

Je serais la preuve et la fatigue de cette preuve,  
plutôt qu'une trace et la qualité de cette trace.  
Les courages tiennent lieu de métiers ici.

Cet espace s'ouvre, se referme, se referme surtout.  
Oubliant désormais mes jeunes corps,  
je redoute le temps où les amours se pendent.

J'espère qu'on m'oubliera.

---

## TU MARCHES PARCE QUE LES GENS MARCHENT ICI

---

J'ai eu la vie qui a déjà existé.  
Aujourd'hui décombres.  
Lendemain décombres.  
Pourvu que ça ait mon nom.

On me donne le très sévère devoir de ne pas durer.  
C'est l'heure de ne pas chercher.

amis vos camouflages sont apparents ça dépasse ça dépasse  
lentement

du bois cassé des pommades de la paresse je trie les éclats de  
ce qu'on me réserve je bois ta salive quand je n'ai plus soif entre  
mes seins et ton torse une famille en brasier la beauté revient de  
courir inutilement pour m'essouffler

les tranchées accumulent mes exécutions

Je te criais : devenons grands avant que tu ne deviennes fou avant  
que tu ne meures un peu.

Tombons-nous des autres.  
Sans contraire sans contamination,  
tombons-nous des autres.  
Des bévues de fin du monde.

Laisse-moi trembler.  
Répète que tu me tiens en laisse.

Je suis la laideur qui te demande de perdurer.

La mort et ses accessoires sont comestibles.

Je raconte cela comme si je m'enduisais de miel et de cauchemars.

Tu connais ma nudité elle va vers le Nord.

pièces d'argent os de l'an mâchoire que tu énumères tu peux me  
disputer l'air dans mes poumons te faire couler un bain dans ma  
bouche nous possédons un corps aussi long que le jour notre  
pubis solaire met en terre une apocalypse incertaine la boue je la  
respirais je m'y vautrais

Je devrai sortir de moi-même si tu ne cesses d'entrer.

Nos doigts et nos chambres ne sont plus linéaires.

Tu avais les pages pour ne dire plus jamais.

Je choisis la fuite pour crier ailleurs.

Je suis vide quand je pars au vent.

J'ai brulé des villes d'enfants pour aimer encore.

les ruines respirent tout ce que j'ai eu les rochers apprennent  
nos cris ils mémorisent les temps assassinés la tête tombera  
exactement dans le trou dans le cœur des passants c'est après  
vous le spectacle

Les fossés cultivent des insectes et des maladies.

La moisissure ravage des populations.

L'image à la bête, l'herbier de méprise.

Je ne sais plus choisir le geste, la douleur, les frontières.